

Il y avait trois marches, trois marches qui me semblaient impossibles à franchir, mes genoux allaient se démantibuler d'un coup, ma rotule se vriller vers des espaces incertains, trois marches aux arrêtes arrondies, trois marches avant la porte vitrée des urgences, avant la lumière de néon, les pulsations lentes des monitoring, l'odeur de l'iode, trois marches sur lesquelles j'allais m'écrouler, me retenant au dernier moment pour que mon épaule blessée ne vienne pas frapper sur les bords de ciment. Le moteur tournait toujours dans un ronflement gras et personne ne venait, aucun personnel médical ne jaillissait de la porte pour me saisir par la taille ou pour m'allonger sur un brancard, j'étais seul, la sueur dans mon dos, la main agrippée à la portière, le chien assis reniflant aussi loin qu'il le pouvait et je me suis écroulé sur les trois marches.

Je me rappelle ma joue sur le ciment froid et dans mon champ de vision, un peu plus loin, la mer.

Ils ne m'ont pas dit tout d'abord où j'étais. Ils me demandent seulement mon nom, le jour, l'année, ils m'appellent *Monsieur, Monsieur*. C'est la première fois je crois qu'on m'a nommé ainsi, juste *MONSIEUR*. De manière insistante, j'en entends un qui ordonne qu'on retienne le chien, qu'on l'attache, qu'on ne peut pas laisser entrer les animaux, et puis je suis réveillé, pâteux, un bandage serré autour de mon épaule, allongé dans un lit, avec une fenêtre qui donne sur la mer, un infirmier vérifiant une perfusion dans mon bras, qui me dit que ça va mieux, que je vais me rétablir rapidement. Je m'inquiète du chien, il me répond qu'ils ont pris soin aussi de lui, qu'il était très maigre mais qu'il a repris du poids, qu'il est devenu la mascotte de l'établissement mais qu'il doit rester dehors pour une question d'hygiène, il dort sous un appentis à côté du break. Je suis dans un centre de rééducation fonctionnelle. Ils n'accueillent pas les urgences, mais ils m'ont pris en charge parce que je n'aurais pas supporté un voyage supplémentaire vers l'hôpital

régional. Ils ont dû rouvrir le bloc opératoire. C'est un vieux médecin, spécialisé dans la chirurgie de guerre qui m'a opéré, un médecin qui finissait sa carrière ici au bord de l'océan. Il restait des éclats de ferraille dans la chair. Cela faisait des années qu'il n'avait pas pratiqué d'intervention, il a lui même été étonné de ce que les bons gestes lui soient revenus aussi vite ; tout un protocole opératoire imprimé dans son cerveau m'a-t-il dit plus tard. La seule chose qui le chagrine c'est qu'il a perdu un peu la main pour les sutures ; il ne garantit pas la finesse de la cicatrice.

Une cicatrice qui rejoint celle du torse, barrant désormais en une diagonale complète ma poitrine d'un seul gros trait de feutre rosé.

Quand Pya a débarqué pour la première fois un matin dans ma chambre sans crier gare, elle est apparue dans l'entrebâillement de la porte comme ces gens qui viennent mettre leur nez dans une conversation, légèrement appuyée au chambranle pour ne pas perdre l'équilibre, sur ses béquilles. Un infirmier effectuait ma toilette, elle a observé la cicatrice et elle m'a demandé si j'avais été tranché d'un coup de sabre, coupé en deux, deux morceaux qu'on aurait ensuite recousus, rabibochés, rafistolés avec un bon fil de pêche.

Rafistolé, oui, mais de travers alors, dans la diagonale des fous.

Elle est revenue le lendemain, une brume montait jusqu'aux fenêtres, le mer s'était dilatée et refermée sur le dispensaire. Pya lisait mon nom inscrit sur le petit panneau accroché au bout du lit, *Auguste*. Je lui ai demandé le sien, *Pya, tout simplement*. Tout simple, tout bête, un joli nom. Pya, toute simple, toute jolie, avec son bassin fracturé, ses béquilles, ses broches dans les jambes, Pya qui était là depuis des mois, trimbalant ses taches de rousseurs et son sourire de chat au milieu des malades, Pya renversée par un camion, laissée pour morte sur le bas côté, ramassée par une voiture, opérée, démontée, remontée morceaux par morceaux, soudée et boulonnée, Pya qui réapprenait à marcher, prenant appui sur les mains courantes le long des murs, allant d'une chambre à l'autre, passant sa tête et lançant un sourire à un tétraplégique, une blague à un emplâtré, discutant un instant avec une vieille qui avait le col du fémur brisé.

- *Auguste Flastair*, elle a répété, *Flastair drôle de*

*nom, on dirait la marque d'un désodorisant.*

Je n'y avais jamais pensé, je n'avais jamais pensé que je pouvais être associé à de bonnes odeurs.

- *Quel parfum ? J'ai demandé.*

- *Je ne sais pas encore, tu vas trop vite en besogne, Flastair, il faut laisser du temps pour savoir. Pour le moment tu sens le savon et le désinfectant. Trop propre Flastair, trop propre. Quand tu remarqueras je te dirai ce que tu sens.*

Elle venait me rendre visite tous les jours, toujours à l'heure du changement de pansement, torse nu, avec la cicatrice qui se refermait doucement, les fils qui partaient un à un, la gaze jaunie de teinture d'iode, les hématomes qui se résorbaient virant du noir au brun puis au kaki, l'œdème qui dégonflait.

- *T'es un foutu guerrier Flastair ? Ce sont des éclats d'obus ? Il n'y a pas de guerre dans le coin.*

- *Une explosion qui a réussi.*

- *Réussie au point de te retrouver planté dans un lit d'hôpital ?*

- *J'ai fait beaucoup de kilomètres.*

- *Qu'est-ce que tu fous, maintenant ? Tu rentres chez toi ? T'es parti depuis longtemps ?*

- *Suffisamment, pour pas faire demi-tour.*

- *Chez toi c'est devant, c'est ça ?*

- *Oui c'est devant.*

- *Tu ne t'arrêteras pas alors, nulle part.*

- *Je ne sais pas encore.*

- *Ici, pour le moment. De toute façon t'es coincé. T'es comme nous tous, t'es obligé de faire une pause. T'es un peu trop de choses : guerrier, désodorisant .. Va falloir faire des choix Flastair.*

- *Tu peux pas m'appeler Auguste ?*

- *Flastair j'aime bien. Auguste on verra plus tard.*

Pya avec ses broches, ses béquilles, ses taches de rousseur et son regard de chat.

J'ai fait mes premiers pas trois semaines plus tard. Sur la digue du dispensaire.